



DANS LA COLLECTION *ÉPOPÉE*

*Spartacus*, James Leslie Mitchell ❖

---

---

À PARAÎTRE

*Les Trois Paladins*, Harold Lamb ❖

*Durandal*, Harold Lamb ❖

SPARTACUS  
*James Leslie Mitchell*

TRADUCTION & POSTFACE DE  
FRÉDÉRIC COLLEMARE  
COUVERTURE DE  
JOCELIN CARMES

É P O  
P É E  
C A L  
L I ♦  
D O R

COLLECTION DIRIGÉE PAR THIERRY FRAYSSE

---

---

Titre original : *Spartacus*

Traduit de l'anglais (Écosse) par Frédéric Collemare ❖  
Postface de Frédéric Collemare ❖  
Couverture réalisée par Jocelin Carmes ❖  
Graphisme de couverture : Cyril Terrier ❖  
Composition : Studio Fraise au Beurre ❖  
Corrections : Pauline Contant & Thierry Fraysse ❖

© Éditions Callidor, 2022, pour la présente édition

ISBN : 978-2-901207-02-3

Dépôt légal : mai 2022

Achevé d'imprimer en avril 2022

par Normandie Roto Impression, Lonrai, France

*Première édition*

Les Éditions Callidor ont bénéficié pour leur diffusion  
et leur commercialisation d'un partenariat avec la  
Société Nouvelle Éditions Anne Carrière.

WWW.EDITIONS-CALLIDOR.COM

À ma soeur Delphine (1969-2021),  
qui l'a tant attendu et qui ne le lira pas...

— Frédéric Collemare

|  
PARTIE I  
INSURRECTION  
|

## LE RASSEMBLEMENT DES ESCLAVES

*C'était le printemps en Italie, une centaine d'années  
avant la crucifixion du Christ.*

### I

Lorsque Kléon, *litteratus* exempt de chaînes, entendit les nouvelles de Capoue, il se leva tôt un matin, se glissa dans la chambre de son maître, l'égorgea, mutila son corps comme on avait mutilé le sien, et s'enfuit ainsi de Rome, une dague tachée de sang dans sa manche et un exemplaire de *La République* de Platon dissimulé contre sa poitrine.

Il emprunta la piste du sud, pas la Voie, mais la *via terrena*, se cachant le jour et marchant rapidement la nuit. Son visage était blême, ses yeux verts empreints de lassitude. Il ne croyait pas aux Dieux et ne pouvait connaître aucun plaisir auprès des femmes. Sous son menton était tatouée en bleu la tête casquée d'Athéna, car bien qu'il fût vendu par son père sur le marché aux esclaves de Corinthe en une époque de famine, il était d'ascendance athénienne.

Depuis son asservissement, il avait été douze années durant l'amant d'un riche marchand d'Alexandrie. Brun, fort et ventru, ce dernier plaçait sa foi dans les Dieux cananéens oubliés, car il était né à Tyr. Il avait appris à Kléon à lire et à écrire, à compter, à jouer de la lyre et à danser d'obsènes mesures avec les domestiques. Fréquemment, sous la surveillance du marchand, on le déshabillait pour mieux le battre à l'aide d'un fouet aux fines lanières de fer, jusqu'à ce que la chair blanche de son jeune corps palpitât sous des entrelacs de marques bleuies. Le marchand en frémissait d'extase, en harmonie, puis il ordonnait que le garçon fût baigné, parfumé et correctement vêtu. Enfin, à la tombée de la nuit, sous la brume dorée des étoiles alexandrines, il venait à Kléon.

Et Kléon oublia les émerveillements de l'enfance et le visage de sa mère en larmes ; jusqu'aux sentiers que traçaient les petits animaux ainsi que les oiseaux sur les collines bleues de Corinthe.

Les après-midi, dans la cour de la demeure du marchand, Kléon s'asseyait aux pieds de celui-ci et lisait pour lui d'une voix sonore, déroulant et enroulant les parchemins comme on le lui avait enseigné. Il lisait en grec, en latin et en syriaque ; et pour la délectation de son maître, il recherchait avec assiduité les contes qu'il aimait : ceux des Baalim, d'Astaroth et des obscènes fécondités des Déesses Mères ; *Les Neufs Viols* du Grec Ataretos ; œuvres anonymes d'auteurs anonymes, traductions et retraductions de tous les sombres fantasmes, secrets et extatiques, de ces hommes



qui méditent sur les femmes. Bien que leurs origines fussent perdues depuis longtemps, il lisait des contes arabes et indiens, des contes venus des Terres Extrêmes, de Chine et d'au-delà. Tout en l'écoutant, le marchand grondait de plaisir, et sirotait un mélange de miel et d'eau parfumé à l'anis, car c'était un homme sobre.

Et Kléon avait oublié l'amour, mais il n'avait pas oublié la haine. Pourtant, à mesure que le temps passait, ce sentiment s'estompait également, même lorsqu'il s'agenouillait et que le fouet de fer chantait. Parce qu'il lisait d'autres livres que ces contes destinés aux femmes, il vit que la haine était une bêtise. De grands hommes s'étaient renseignés sur le sens de la Vie, sur la nature du Destin et sur les amours des Dieux ; sur la raison de la douleur, de la terreur et de la mort ; sur les hommes qui sont esclaves du désir et les hommes qui sont esclaves des hommes. Et ces choses qu'ils avaient découvertes faisaient partie d'un plan divin.

Pendant un temps, par la suite, pensant que Sérapis, la Divinité Suprême, était folle, Kléon crut en elle.

Mais quand il eut vingt et un an, lui et un Nègre\* nommé Okkulos, tous deux trop âgés pour donner du plaisir au marchand, furent vendus à un entraîneur de cirque venu de Rome. Au cours du voyage, Okkulos réussit à briser ses chaînes et à libérer Kléon. Ensemble ils étranglèrent le commandant du navire et jetèrent par-dessus bord l'homme

---

\* À l'époque, le mot « Nègre » est utilisé pour désigner l'ensemble des populations africaines sans connotation péjorative (*N.d.É.*).

venu de Rome. Ils rallièrent l'équipage à leur cause et voyagèrent vers les Îles Blanches, rejoignant la flotte pirate d'un Ibère nommé Thoritos, un homme de grande taille à qui il manquait une main. On disait qu'il adorait, dans une grotte, une pierre pointue tombée du ciel, et qu'il avait amassé un grand trésor durant la Guerre Sociale.

Thoritos possédait de nombreuses femmes, capturées lors de ses raids. Las de deux d'entre elles, il les présenta à Kléon car il commençait à apprécier l'esprit et l'érudition du Grec. Et Kléon regarda les femmes et secoua la tête, et les pirates hurlèrent de rire. Kléon entraîna alors celles-ci dans son lit, animé d'une fureur blanche et froide; et douées pour l'amour elles l'embrassèrent jusqu'aux larmes, et le mur de glace autour de son cœur se rompit.

Dix années avaient passé sur les grandes Îles Blanches, dix années de navigations secrètes hors de leurs côtes venteuses. Thoritos percevait des tributs au croisement de nombreuses routes et ses richesses allaient croissant; ainsi Kléon devint-il son premier capitaine. Pourtant il n'éprouvait aucun amour pour les navires, bien qu'il aimât la mer, sa vue et son parfum durant les longs midis améthyste, lorsqu'il s'allongeait sur une terrasse donnant à l'ouest et que la vie semblait s'arrêter. Accroupie à ses pieds, une des femmes de Thoritos chantait et chassait les mouches de son visage, lui apportant à boire du vin frais lorsqu'il s'éveillait de ses rêves diurnes. Puis Kléon buvait et s'assoupissait à nouveau, mais il dormait peu, préférant plutôt s'étendre, immobile, en compagnie de ses pensées. Les femmes l'entendaient grogner tandis

qu'il reposait auprès d'elles, et elles pensaient qu'un Dieu était avec lui dans ses rêves.

Mais lui songeait, et ses pensées s'affilaient tels des couteaux : pourquoi les hommes vivent-ils et endurent-ils tout cela ? Car demain se lèvera avec le même soleil, la nuit tombera sous les mêmes étoiles ; il n'y a ni Dieux, ni commencement, ni fin pour les hommes projetés dans le sang et la douleur de la naissance, projetés dans le sang et la douleur de la mort ; seulement une histoire souvent contée qui se répète, ne connaissant ni raison, ni rythme, ni bien, pesant sur ceux qui marchent, pareils à des bêtes que le Berger aiguillonne, ce dernier n'étant qu'un rustre dégénéré. Il pensait aux livres qu'il avait lus, au rêve que le grand Athénien avait fait, aux sages Bergers évoluant au sein d'un État parfait ; et il savait que ce rêve était vain, pourtant il l'aimait et se tournait vers lui de bon cœur ; ou bien il s'éveillait et tirait les femmes jusqu'à son lit, enfouissant son visage dans la paix de leur poitrine.

Et les années s'écoulèrent tel un souffle qui s'affaiblit, jusqu'à ce jour où il s'éveilla à l'aube, debout parmi une vingtaine d'hommes comme lui, rachetés à la croix parce qu'ils étaient forts, les pieds peints en blanc dans l'ergastule du marché aux esclaves romain. Une galère à l'affût les avait capturés lors d'une tentative de raid sur la route du blé d'Alexandrie.

Le contremaître de Lucius Julius Pacianus l'acheta avec trois autres esclaves et les conduisit à la villa de ce dernier, située sur le Palatin. Pacianus en personne vint les inspecter.

Il avait des yeux éteints, des traits graves, et pensait devoir être nommé consul. Se tenant dans la lumière du soleil, sa tunique verte brodée d'argent, sa barbe peignée et huilée, il désigna d'abord Kléon, et un autre.

— Celui-ci et celui-là. Ainsi ils seront plus dociles.

D'abord Kléon ne comprit pas, puis deux Libyens souriants s'approchèrent, le saisirent et le jetèrent sur le dos. Alors il vit qu'ils avaient apporté une bassine en fer remplie d'une eau fumante, et avec elle deux petits couteaux.

Et brusquement, de façon très nette, avec une intensité qui lui tordit le cœur, il se souvint du parfum de la mer et du parfum des femmes, et plus jamais il ne s'en souvint avec autant de netteté.

## II

Trois matins après avoir pris la route de Capoue, il s'éveilla au seuil des ténèbres et découvrit deux hommes penchés au-dessus de lui. L'un tenait une corde souple entre ses doigts ; son dos était voûté et de la bave s'écoulait de ses lèvres. La lumière d'un soleil encore jeune tachetait le visage de Kléon et il sentit les vignes humides de rosée. Il rit et s'étira, découvrant sa gorge.

— Je suis prêt, dit-il.

Ils reculèrent, surpris, menaçants. Kléon bondit brusquement sur ses pieds et frappa de sa dague son plus proche adversaire. L'homme jura et sauta de côté. Kléon rit de nouveau, laissant échapper le rouleau de *La République*.

— Trancher les gorges est un travail qui sied mieux aux hommes rapides, ordures.

Il se redressa et les examina. C'étaient des bergers vêtus de tuniques de feutre vert, les pieds et les jambes nus, la tête coiffée d'un chapeau conique. L'un était grand, sans nul doute Gaulois; il avait les cheveux roux, les yeux endormis et les lèvres retroussées. L'autre, de plus petite stature, ne lui ressemblait pas, et c'était lui qui tenait la corde. Son front et son menton s'inclinaient abruptement depuis la ligne de son nez droit et aigu. Et en observant ses yeux, Kléon prit conscience que ce regard était celui d'un déséquilibré au bord de la folie.

— Pourquoi utiliser la corde des étrangleurs? demanda-t-il.

— Pourquoi pas? répondit le berger à l'air endormi, consultant brièvement son compagnon.

Le petit homme découvrit ses dents:

— C'est une fin digne d'un esclave romain.

— N'êtes-vous pas également des esclaves?

— Nous l'étions encore... hier.

— Alors vous avez entendu parler de Capoue?

À ces mots, le Gaulois s'éveilla.

— Nous nous rendons à Capoue. Nous comptons justement t'étrangler afin de nous prouver à nous-mêmes que nous sommes des hommes libres, capables de tuer.

Kléon ramassa son exemplaire de *La République*.

— Moi aussi j'étais esclave. Je me rends à Capoue. Venez avec moi. Nous serons crucifiés les uns auprès des autres.

Ils se renfrognèrent et reprirent courage, et les lèvres du petit homme s'entrouvrirent à nouveau, dévoilant des dents pourries :

— Tu es un fou, un idiot, ou un mauvais augure. Quel dommage que tu te sois réveillé si tôt. J'allais ouvrir ta poitrine et offrir ton cœur à Kokolkh – même si Brennus, qui n'est qu'un Gaulois, était contre.

— Un sacrifice ? répondit Kléon, amusé. Je ne connais pas ce Dieu dont tu parles. Raconte-moi tandis que nous marchons. Il est impossible de se cacher dans un tel endroit, hâtons-nous plutôt vers les collines.

Puis il ajouta, impassible :

— Les charmes que je jette sont capables de tordre les entrailles de quiconque en veut à ma vie.

Au sommet de la crête d'une colline, ils trouvèrent une déclivité herbeuse et s'y tapirent tout au long du jour. La campagne s'étendait en contrebas, bleue dans la chaleur du printemps. Au nord miroitait le ruban d'une rivière. Une fois, un chevreau vint errer près d'eux et le petit homme bondit sur lui, l'étranglant de ses mains avant de le porter jusqu'à leur cachette. Ils burent son sang, mais leur gorge était trop desséchée pour avaler la chair crue. Le petit homme transperça le cœur de l'animal sur un éclat de pierre et le leva cérémonieusement en direction du soleil. Brennus sourit.

Kléon s'allongea de tout son long et observa le rituel d'un œil dénué de passion.

— Qui est Kokolkh ? demanda-t-il.

— Je viens de la côte nord de l’Ibérie, répondit le petit homme, mais je ne suis pas Ibère. Je m’appelle Titul et mon peuple est le dernier d’une race qui vivait au bord du monde, loin dans la Mer Occidentale. Ce peuple était un grand peuple, mais il négligea de sacrifier au Dieu Kokolkh. Il engloutit donc son pays sous la boue et le sable, et les mers se levèrent et le dévorèrent.

Titul s’arrêta avec affectation — car il était fou —, et se mit à chanter un conte souvent entendu :

— Cependant mes pères s’enfuirent à bord de bateaux et Kokolkh leur permit de s’échapper. Ils le virent, le Dieu visible, dans les feux foudroyants qui frappaient leurs îles. Il portait une barbe de serpents, et arborait sur sa tête les plumes hérissées du soleil.

Comme le chant inarticulé s’achevait, Kléon hocha la tête.

— C’était l’île d’Atlantis évoquée par Platon. Tu n’as jamais entendu parler de lui. Et pourquoi adorer ce Dieu mauvais ?

— Il est la Douleur et la Vie, répondit Titul.

Et l’air grave, il mangea le cœur sous le regard de Brennus l’agnostique et de Kléon l’athée. Le soleil roula vers l’ouest. Brennus enserra ses genoux de ses mains, et entonna un chant dans le latin approximatif des esclaves du commun :

*Voici les choses que je désire :*

*La cité des jeux*

*Et les chambres noircies*

*De ma demeure ;  
 Et la fumée qui s'enroule,  
 Et la lune ;  
 Le bétail sauvage meuglant dans les bois ;  
 Reviendrai-je jamais ?*

— C'est un poète, dit Titul en se mettant à fredonner :  
 Puissants étaient les poètes de jadis dans l'Île Occidentale  
 disparue.

Brennus bâilla.

— C'étaient des idiots, car ils se sont noyés. Dormons.  
 Il bâilla de nouveau, protégea ses yeux et regarda vers  
 le sud.

— Il y a une grande ferme au-delà de ce ruisseau.

Kléon acquiesça d'un signe de tête.

— Nous tenterons de nous en approcher au crépuscule  
 et nous libérerons les esclaves. Si nous formons une com-  
 pagnie assez grande, nous pourrons marcher au grand jour  
 afin de rejoindre les hommes des Jeux.

Titul humecta ses lèvres épaisses et scruta la brume.

— Il doit y avoir des femmes là-bas... les femmes des  
 maîtres.

Étendu de tout son long sur l'herbe chauffée par le soleil,  
 Brennus ronronna, à demi endormi.

— Pas une femme ne vaut les femmes gauloises. Oh,  
 Dieux, Dieux, pas une ! Et je n'en ai possédé aucune depuis  
 que l'on m'a ramené du sud, il y aura quatre années ce prin-  
 temps. Elles ont la poitrine ample, des hanches pleines et



larges, et nous avons coutume de les enlever. Dieux! Une femme robuste et chaude qui pleurera entre mes mains!

— Dans l'Île Occidentale, les femmes étaient puissantes, dit Titul.

### III

Un jour plus tard, accompagné de quarante hommes et de trois femmes, Kléon fit arrêter son groupe près du gué d'une rivière. Plus de la moitié de leurs forces étaient des Gaulois, grands et fins, tous brûlés par le soleil. Autrefois bergers, ils exsudaient encore la saleté des niches où chaque soir on les avait conduits et enchaînés au crépuscule, lorsque retentissaient les cornes de l'*horreum*. Ils avaient cessé de pleurer, de chanter, de se jauger et de se défier les uns les autres à la course ou à la lutte. À présent, ayant élu Brennus pour chef, ils s'étendaient durant les haltes, et tiraient au sort ceux qui jouiraient des trois captives.

Depuis le lever du jour, ils traversaient un pays désert. Telles des gouttes de sang, les grappes défraîchies pendaient lourdement au cœur des vignes abandonnées. Des troupeaux erraient sans gardiens pour les mener et les *horrea* avaient été fermés à la hâte. Les Gaulois enflammèrent et pillèrent les bâtiments, rassemblant des faisceaux d'herbe pour les empiler sous les avant-toits en bois. Dans les demeures de pierre qui ne brûleraient pas, ils maculèrent les *atria* de leurs excréments et souillèrent le buste des statues dans les péristyles. Loin par-delà la campagne, alors

que le jour décroissait, d'autres feux éclatèrent à intervalles réguliers.

Les Gaulois avaient été pâtres et manouvriers, mais les autres, *vulgares* de la maisonnée, concierges, boulangers, cuisiniers, esclaves de la chambre et du bain, n'avaient jamais connu que la servitude. Neuf d'entre eux étaient Grecs, esclaves nés de mères esclaves, hommes pâles aux cheveux noirs et aux yeux vifs. Leur rire était haut et perçant, comme s'ils savaient que cette liberté était un rêve qui ne durerait pas, et ils frissonnaient dans les vents du plein air. Leur dos était strié de cicatrices, car ils avaient eu pour maîtresse Petronia, l'épouse de Caius Gaius Petronius, qui croyait fermement qu'un esclave correctement fouetté devenait docile et consentant. À présent vêtue d'une simple robe de lin couverte de poussière, aveuglée, elle était traînée au sol, sa chevelure emprisonnée dans la poigne d'un Gaulois gigantesque. Il s'était confectionné une badine à partir d'une branche de roncier et la levait de temps en temps, frappant la femme de toute la force de son bras. Ses deux filles, le visage crasseux et les yeux fixes, couraient éperdues aux côtés de leur mère. Le Gaulois ne les battait pas car il les désirait.

Cinq de ces hommes étaient des Nègres, cuisiniers et hommes de chambre ; ils parlaient un latin étrange, à demi intelligible, et portaient un regard horrifié sur cette vaste campagne qu'ils n'avaient que rarement aperçue au cours de leurs journées de labeur. L'un d'entre eux avait été le bourreau de la maisonnée. Il dissimulait des glaives dans les

manches de sa robe à haute ceinture, et tout en marchant offrait à la ronde un sourire intense et vide.

Conformément aux ordres du *literatus* Kléon, les femmes esclaves de la maisonnée avaient été laissées en arrière, car elles auraient retardé la marche. Elles avaient pleuré et suivi le groupe sur de nombreux milles; quelques-unes tenaient des enfants dans leurs bras, d'autres avaient été tirées des chambres de Petronius. Elles finirent par se perdre au détour d'un marécage.

La nuit s'apprêtait de nouveau à tomber. Lors de la halte près du gué, d'un geste Kléon fit venir Brennus et Titul. Depuis qu'ils avaient libéré les esclaves de Petronius, on les avait nommés chefs sans que quiconque s'y opposât: les Ioniens avaient choisi Kléon et les Nègres avaient voté pour Titul. Certains avaient déjà entendu parler de la révolte des gladiateurs, d'autres croyaient que ce n'était qu'un conte et que la croix scellerait leur fin. Leur fureur se porta alors sur la campagne, ainsi que sur le corps de leur maîtresse titubante.

L'air endormi, Brennus surgit des rangs gaulois. Il avait chaussé les sandales déchirées de Petronia et revêtu sa robe verte, car il avait été le premier à pénétrer dans sa chambre. À sa ceinture pendaient une dague, une fronde, et par-dessus son épaule un sac rempli de projectiles d'argile.

— Voyez là-bas, ordonna Kléon.

Ils protégèrent leurs yeux de leurs mains et sondèrent le paisible coucher de soleil italien, où scintillait l'éclat du métal. Une troupe de soldats chevauchait en direction du gué.

— Les maîtres, dit Brennus, les mains tremblantes.

Kléon darda sur lui un œil méprisant, froid, car il ne ressentait ni peur ni espoir ; Brennus saisit son regard et cessa de trembler.

— Bien, dit-il, c'en est fini des femmes et de la liberté.

— Nous trancherons la gorge des femmes, ajouta Titul en s'humectant les lèvres. Mais nous nous battons d'abord.

Suivant l'ordre des trois chefs, la compagnie gravit un tertre dominant le gué. À son sommet se dressaient de hautes pierres, ruines d'un temple bâti par les anciens. Avec ces pierres, les esclaves entreprirent de construire un mur. Rejetant en arrière leurs longs cheveux, les Gaulois noircis par le soleil oublièrent toute peur et se mirent à l'œuvre en proférant d'obscènes plaisanteries, le souffle haletant. Puis ils détachèrent leurs frondes de bergers et chargèrent leurs liens de cuir de balles d'argile rondes et pleines, semblables à celles utilisées contre les loups attaquant les troupeaux. Le bourreau sortit ses glaives et adressa au gué un rire plein de fureur. Les Ioniens demeurèrent silencieux, concentrés sur leur tâche.

Puis, l'un d'entre eux, le plus jeune, dit aux autres :

— J'aurais voulu voir les navires dans le port de Delos, ceux dont parlaient nos mères.

Et il les gratifia d'un étrange sourire effrayé. Alors les hommes plus âgés marmonnèrent et se détournèrent afin de dissimuler leurs larmes.

Les trois femmes se tapirent dans une crevasse. À demi aveugle, Petronia s'agenouilla et fixa le sol. Un Nègre lui jeta

des immondices au visage et lui promit que, le lendemain, des chacals partageraient sa couche, et non des hommes. Kléon sourit froidement et baissa les yeux vers le gué.

Les soldats étaient proches à présent. Membres de la cavalerie lourde, ils formaient une demi-centurie ; armés et cuirassés, tels les Grecs auxquels ils renvoyaient, ils étaient équipés de jambières, d'armures de fer et de casques à crête. Deux officiers chevauchaient à la tête de la compagnie, hommes solennels de haut rang et d'âge moyen. Le coucher du soleil aveuglait Kléon, or sa troupe et ses défenses de fortune étaient visibles aux yeux de leurs ennemis. Un cri fendit l'air :

— Esclaves !

Un fracas de rires lui fit écho. Les cavaliers traversèrent le gué en pataugeant. Puis, obéissant à un ordre, ils tournèrent et firent halte sous le tertre. Un des officiers leva la main, calmant ses lieutenants, et s'adressa à Kléon :

— Excrément ! une centaine de coups de fouet et les mines pour ceux de tes hommes qui se rendront. Pour ceux qui échapperont à nos épées... ce sera la croix. Choisis. Vite.

Derrière Kléon, le Gaulois gigantesque qui avait battu Petronia tout le long de la marche déposa son fouet et arracha du sol une grande pierre. Avant que l'officier eût cessé de parler, le géant décrivit un mouvement de balancier à deux ou trois reprises pour prendre de l'élan. Son projectile s'éleva dans les airs, frappa un cavalier et brisa l'échine de sa monture qui hennit à pleins naseaux. Des rires sauvages éclatèrent dans les rangs des esclaves. Tous s'armèrent de

rochers et les précipitèrent sur leurs opposants ; seul Kléon resta inactif, observant leur débâcle. À cet instant, esclaves et soldats tous ensemble tressaillirent au hurlement d'une femme :

— Père ! Petronius ! Mon père !

Une des filles de Petronia tenta d'escalader le mur au faite de la colline. Titul la saisit par les cheveux et la retint. Elle s'agenouilla en sanglotant et étendit les bras ; Titul purlécha ses lèvres épaisses.

— C'est Petronius en personne.

Il s'esclaffa et empoigna l'un des glaives du bourreau. Forçant la jeune fille à garder le silence, il lui arracha sa robe et la bascula en arrière contre son genou. Son corps pâle luisait dans le crépuscule, et le glaive, un instant brandi dans les derniers rayons du soleil, descendit pour lui couper les seins. Mais Kléon se pencha en avant et retint le bras de Titul.

— Nous tenons ton épouse et tes filles, lança-t-il à Petronius. Approche et nous leur trancherons la gorge.

Petronius, l'officier qui les avait menacés, poussa un cri et tomba en avant sur sa selle. Deux soldats vinrent l'assister. C'était un vieil homme, célèbre pour sa cruauté durant la Guerre Sociale. Depuis les hauteurs, Kléon l'observa se reprendre et planter ses pieds dans ses étriers. Les ombres du crépuscule dissimulaient ses traits ainsi que ceux de ses hommes, mais dans le calme du soir, sa voix lança haute et claire jusqu'au sommet du tertre :

— Si vous libérez les femmes, vous pourrez partir.

Un rugissement gronda de la gorge des esclaves, et Titul agita de nouveau son glaive, les yeux fous et somnolents. Mais une fois encore, Kléon le retint.

— Et qu'est-ce qui nous assure que vous ne nous suivrez pas ?

Les soldats se concertèrent un moment :

— Le fait qu'un groupe d'esclaves, trop important pour que nous les attaquions, campe à trois milles au-delà du gué.

Kléon scruta l'obscurité, là où le soleil s'était couché. Les Romains disaient vrai, car il vit la lueur des feux de garde. Il se décida rapidement, et avec un sourire froid lança aux maîtres :

— Retire tes soldats, Petronius, et nous relâcherons tes filles. Nous ne libérerons Petronia qu'une fois passé le gué.

Le corps des cavaliers manœuvra dans la pénombre. Une partie s'en alla au trot, les sabots battant en rythme dans les ténèbres, et Kléon libéra la fille de l'étreinte de Titul. À demi évanouie, elle entreprit de descendre la colline en chancelant. Alors l'eunuque *literatus* prit conscience que les Gaulois hilares avaient encerclé Brennus et l'autre jeune fille. Ressentant une brusque et morbide aversion, il s'élança vers le groupe sans un regard pour elle.

— Cours !

Elle se précipita au bas de la colline en direction des dix soldats qui attendaient toujours. Chantant et riant, les esclaves dévalèrent la pente à sa suite et pataugèrent à travers le gué. Le géant gaulois n'avait pas relâché sa prise

sur Petronia. Ils avaient atteint l'autre rive lorsque le battement rythmé des sabots retentit de nouveau à leurs oreilles. Surgissant des ombres, les cavaliers qui s'étaient éloignés s'élancèrent à leur rencontre tandis que Petronius et ses dix hommes franchissaient le gué à leur tour.

Kléon réalisa trop tard sa propre candeur. Il cria :

— Dispersez-vous ! Le camp esclave est à l'ouest !

Les cavaliers étaient sur eux. Poussant des cris perçants, les Nègres s'enfuirent, à l'exception du bourreau qui, balançant ses glaives, éventra un cheval. Un instant plus tard, agrippé à un *pilum* planté dans son estomac, il s'effondra dans l'eau et fut emporté. Devenus fous, les Gaulois à la peau tannée par le soleil tinrent bon et jouèrent de leurs frondes, versant une volée de balles d'argile dans la mêlée. Chacune d'entre elles était dure comme pierre, conçue pour effectuer un vol droit et sûr. Quelques cavaliers chutèrent de leur selle cependant que les projectiles tuaient instantanément un Ibère et un Grec. Les assaillants pivotèrent et chargèrent à nouveau, et les Gaulois tentèrent de trancher les jarrets des chevaux à l'aide de leurs couteaux courts. Une odeur écoeurante monta de la chair chaude et fendue, et les ténèbres les enveloppèrent.

#### IV

Dans l'obscurité, un demi-mille au-delà du gué, Kléon rencontra les Ioniens. L'un boitait et l'autre tentait d'étancher le sang qui s'échappait de son cou. Kléon déchira sa



tunique et utilisa le tissu pour comprimer la plaie. Puis ils tendirent l'oreille : désormais la nuit était vide et muette.

Le calme fut bientôt rompu par le fracas d'un cheval au galop.

— Les maîtres !

— Il n'y en a qu'un, leur intima Kléon, le souffle court. Je vais frapper la bête au ventre.

Sa courte dague à la main, il se tapit au bord de la piste. Le coursier broncha, effrayé par la silhouette bondissante. Kléon vit alors qu'il ne s'agissait pas d'un maître, mais de Titul. L'Ibère sourit, exhibant ses dents étincelantes.

— J'ai désarçonné un soldat avant de lui écraser la cervelle avec une pierre, dit-il. Son casque a craqué comme une coquille. Et je lui ai volé sa monture.

— Brennus ?

— Brennus est mort, répondit Titul. Je l'ai vu se faire tuer. Quant aux autres Gaulois, ils sont morts aussi et se trouvent sans doute aux Enfers, car ce sont des hommes sans DIEUX.

— C'étaient des héros, dit l'un des Ioniens, un mince commis qui avait couru avec rapidité. La Grèce engendra de tels hommes autrefois.

— Puissants et courageux étaient ceux de l'Île Occidentale disparue, déclara Titul le fou.

Kléon s'accrocha à la crinière du cheval. Les Ioniens trottaient derrière lui. Les ténèbres commencèrent à s'éclaircir ; le voile de la nuit se para d'étoiles brillantes et blanches. Là-haut, sur la colline, un loup poussa un hurlement, long et âpre.

— Les loups veillent tard aux alentours, fit remarquer Titul, les troupeaux ne sont pas gardés.

À nouveau, s'éleva la plainte traînante, sauvage, froide et cruelle. C'était un loup solitaire. Aucun membre de son espèce ne lui répondit.

— C'est peut-être la Louve des maîtres elle-même qui nous arrive de Rome, dit Kléon.

Les Grecs frémirent, croyant que c'était un loup-garou. Ils entendirent un dernier hurlement, perdu dans le lointain, puis la bête les quitta.

Brusquement, un jeune Grec trébucha et s'effondra. Titul arrêta son cheval et Kléon retourna en arrière, auprès de celui qui venait de tomber.

— De quoi souffres-tu ? demanda-t-il.

Et il reconnut celui qui, au sommet du tertre, avait évoqué le port de Délos. À présent, son souffle expulsait entre ses lèvres une écume sanglante. L'eunuque s'accroupit près de lui et lui essuya la bouche.

— Je suis blessé à la poitrine. Mais je n'ai rien dit de peur que tu me laisses mourir en arrière. Seul. Dans le noir. Comme un esclave.

Il toussa et murmura quelques mots dans un grec approximatif, bien qu'il n'eût jamais vu la Grèce. L'écume bouillonna, chaude et ruisselante. Brusquement, il agrippa le bras de Kléon.

— Oh, la mer !

Alors l'eunuque sut qu'il était mort, et une colère triste et terrible se déchaîna dans son cœur de glace. Mais ce

corps qui avait perdu sa virilité n'avait plus aucune larme à verser.

V

L'aube était proche et une pluie drue refroidissait le matin quand Kléon, Titul et les quatre Ioniens gagnèrent le camp. Par deux fois ils avaient perdu leur chemin, déambulant entre des ravins désolés et des bosquets de joncs. Ils trouvèrent le campement par hasard, échouant d'abord à comprendre que c'était bien celui qu'ils cherchaient, car ses feux étaient éteints depuis longtemps ; il n'y avait aucune sentinelle ; aucune tranchée n'avait été creusée ni aucune clôture érigée. Les esclaves étaient originaires du monde oriental et dormaient, frissonnants, sous des sycomores ruiselants, alourdis par le poids de leurs rêves. Mais l'un d'entre eux était éveillé, et il les provoqua à la lisière du camp, les invectivant dans un latin strident et sibilant.

— Nous sommes des esclaves, répondit Kléon en le regardant fixement dans la lueur précédant l'aurore. Nous cherchons la liberté, des ventres vides ainsi qu'une bande de gladiateurs.

L'homme tenait une hache à la main. Il sortit bientôt des frondaisons perlées de rosée et dévisagea Kléon. C'était un homme robuste au visage renfrogné, aux cheveux noirs, à la barbe frisée et au nez retroussé ; ses yeux luisants et vifs étaient aussi noirs que sa chevelure. Il était vêtu d'une toge trop courte pour lui, ceinte d'une frange de sénateur.

— Si vous cherchez des ventres vides, on vous a mal orientés, car ces porcs débordent du vin que nous avons pillé. Quant aux gladiateurs de Capoue, ils se sont enfin rendus, du moins à ce qu'on dit ; ils auraient été trahis par le Thrace qui les conduisait.

L'eunuque haussa les épaules.

— Alors nous ne chercherons pas les gladiateurs. Ces idiots n'ont-ils pas pu trouver un autre meneur que ce Thrace sauvage ? Et qui est votre chef ici ?

Le barbu grimaça dans le matin.

— Je suis le chef... puisse Yahvé m'en donner l'intelligence. La moitié de ceux-là – il désigna d'un geste de la main les masses informes recroquevillées sous les arbres – sont des Bithyniens fraîchement arrivés de Brindisium et ne parlent pas le latin. Vingt esclaves de Crassus le Maigre et moi les avons libérés après avoir surpris et étranglé leurs gardiens dans les marécages.

— Bonne nouvelle. Je suis Kléon de Corinthe, je suis Grec.

— Mauvaise nouvelle, je n'aime pas les Grecs. Je suis Gershom de Kadesh, pharisien et Juif.

Révolté contre Jannée et ses prêtres hellènes, Gershom ben Sanballat avait par deux fois brandi les étendards des Hassidim, et par deux fois avait été vaincu. Mais il avait résisté si ardemment dans les montagnes autour de Kadesh que le roi fut contraint de lui accorder son pardon et dut se résoudre à le laisser en paix. Gershom s'était retiré sur ses terres, cultivant ses arpents et s'abîmant dans les mystères

de la synagogue d'Ochian. Ces pratiques lui firent perdre ses partisans. Deux ans plus tard, Jannée mourut, et sa veuve, Salomé Alexandra, régna à Jérusalem. Gershom fut parmi les premiers à tomber. Capturé en secret, il fut vendu en tant qu'esclave en Syrie, puis passa enchaîné de Rome à la maison de Marcus Licinius Crassus. Esclave depuis moins d'une année, son esprit n'avait pas encore capitulé lorsqu'il apprit que les gladiateurs s'étaient révoltés, et à lui seul il fit naître une forte émulation parmi ses compagnons. Il faisait maintenant face à Kléon — un impur, un Grec —, et la haine qu'il concevait vis-à-vis des gentils\* enflamma son visage, cette haine oubliée du temps où il était esclave, dont la flamme surgissait à présent d'anciennes braises.

Le Grec exerçait cependant une étrange attraction. La flamme mourut. Hargneux, Gershom porta une main à sa tête et son cœur. Kléon répondit et ils se touchèrent les mains sous l'œil de Titul et des Ioniens. Mais Gershom essuya discrètement sa paume sur sa tunique, se souvenant que le contact d'un gentil était une souillure.

— Ce sont des Ibères, dit Kléon en désignant sa compagnie, et ceux-ci sont Ioniens.

— Nous cachons du vin grec sous ces vêtements, lança le Juif. Et de la nourriture impure. Mangez si vous avez faim.

Titul et les Ioniens s'accroupirent sur le sol et se réchauffèrent aux effluves du vin fort. Ils s'étouffèrent tout d'abord avant de l'engloutir à pleines gorgées, car les esclaves

---

\* Nom donné par les juifs de la Diaspora aux non-juifs (*N.d.É.*).

n'avaient pas l'habitude d'en boire. Affamés, ils déchirèrent la viande rôtie de leurs doigts. Kléon mourait de faim, mais il mangea avec parcimonie, la faim qu'il ressentait en son corps mutilé n'étant qu'un faible fantôme des désirs qu'il avait connus. Asservi ou libre, cela ne variait jamais, et à cette pensée sa bouche se tordit. Il emplit une coupe de vin et se dirigea vers Gershom, qui s'était éloigné.

— C'est une coupe de belle facture, remarqua-t-il.

— Je l'ai volée dans le garde-manger de Crassus le Maigre, dit Gershom d'un ton maussade. Il crucifiera son contremaître pour cette perte ; à moins que l'homme ait fui. Ce qui est peu probable, car c'était un idiot.

— Pourquoi l'appelle-t-on le Maigre ?

— Son âme est maigre, dit Gershom. Puisse-t-il hurler à jamais dans les étendues du Shéol. L'enfer.

Taciturne et calculateur, cet homme éprouvait un attrait de plus en plus fort pour le Grec. Tout en l'observant, il peignit sa barbe frisée de ses doigts longs et bruns, puis il se souvint de Kadesh et soupira, bien que sa mémoire, son cœur et son âme fussent semblablement enveloppés dans une armure de fer. Vaguement amusé, Kléon but une gorgée de vin et répondit poliment d'une voix sardonique.

— Je n'ai pas entendu parler de ton enfer. D'ailleurs, il y a peu tu mentionnais un Dieu inconnu. Qui est-il ?

— Yahvé, le Dieu Unique. Tes Dieux grecs et romains ne sont que des idoles démoniaques. Il n'y a aucune idole derrière le Seul Vrai Dieu... à l'exception des rats hellènes de Salomé.

— Il n'y a pas de Dieux, dit Kléon, hormis le Temps et le Destin. Je n'en adore aucun, ce qui les contrarie sans doute. Cet Ibère a lui aussi foi en un nouveau Dieu... son nom ressemble à une toux, il arbore une tête de serpent et sa demeure est la mer, je crois.

— Sans doute est-ce Béhémot, la Bête des Eaux, dit Gershom tout en toisant Titul. Car c'est un gentil.

— Un gentil et un fou, dit l'eunuque avec indifférence, et il balaya les alentours du regard. Tes Bithyniens se réveillent.

La pluie et les ténèbres du matin étaient passées. Le soleil s'élevait au-dessus des crêtes des reliefs italiens, traînant derrière lui un voile translucide sur le point de s'effacer, semblable à un mur de bulles. Dans l'air se répandait une senteur verte imprégnée de pluie. De dessous les arbres, les esclaves convergèrent vers Gershom et regardèrent vers l'est. Tandis que l'astre se levait plein et rond, reposant sur le front de la colline, splendide et scintillant telle une pièce d'or neuve, les Bithyniens tremblants psalmodièrent un hymne à Ormuzd, les bras levés en signe d'adoration.

Titul l'Ibère se prosterna, criant à la face du soleil comme un chien. Mais Kléon, Gershom et les Ioniens ne rendirent aucun hommage, car ils savaient que le soleil n'est qu'une boule de feu distante de trois lieues.

Un esclave dormait encore à l'abri d'un sycomore. Il s'éveilla bientôt et vit ceux qui adoraient et ceux qui n'adoraient pas. Parmi ces derniers, un homme en particulier

attira son attention. En rampant il se plaça sans un bruit derrière Titul.

— Jamais vu un idiot pareil, Ibère. Ton Dieu est un esclave comme toi, incapable de garder son lit.

Son rire bas et ensommeillé retentit, troublant l'hymne. Puis il se tourna vers Kléon l'eunuque, qui s'aperçut que c'était Brennus.

Son récit fut bref :

— Au gué j'ai brisé les genoux d'un cheval. Monture et cavalier sont tombés sur moi. J'ai saisi l'homme à la gorge et me suis allongé avec lui derrière la bête sans vie, en l'étranglant. J'ai serré jusqu'à ce qu'il cesse de bouger et que sa peau devienne froide sous mes mains. Puis les maîtres sont venus découper les cadavres avec leurs glaives et trancher la gorge des blessés. Alors j'ai feint d'être mort, mais en jetant de brefs coups d'œil, j'ai vu que la lune brillait sur nous. Petronius et son épouse se tenaient près du gué, et à côté d'eux il y avait deux personnes. Petronia pleurait à la manière d'un mouton qui bêle, elle était agenouillée et se tordait les mains. Les deux autres maîtres interpellaient Petronius et le suppliaient, mais lui grognait et crachait. Alors je l'ai vu enlacer Petronia et lui plonger sa dague dans le cœur. J'étais caché derrière le cheval mort, je n'ai rien vu de plus. Elle était forte dans l'amour, et cette nuit où je l'ai prise dans son lit me le rappelle sans cesse. Mais c'était une chienne.

Il médita un instant, contrarié par quelque souvenir.

— Je ne voulais pas lui faire le moindre mal... quel dommage que cet idiot ait tué une si bonne compagne de



lit. Il n'épargnera pas la fille non plus, si elle lui dit... Dieux, elle était mûre et belle.

— Beaux étaient les enfants venus du ventre des femmes dans l'Île Occidentale disparue, dit Titul le fou.

## VI

À midi, Gershom ben Sanballat rassembla ses Bithyniens, et tua de ses propres mains un homme qui cherchait querelle. Enfin il se dirigea vers le sud, résolu à trouver quelque forteresse et de là à s'échapper vers la mer.

Avec lui vinrent Kléon, Titul et Brennus. Ils marchèrent jusqu'au coucher du soleil, et à l'approche d'un marécage assistèrent à une véritable débâcle. Affolés, des chevaux sans cavaliers galopèrent vers le nord en une fuite tambourinante. Déjà des loups hurlaient à la lisière des ténèbres. Voyant les soldats des maîtres fuir, le Juif jeta sa compagnie sur eux, exécutant de nombreux hommes avant de les déposséder de leurs armures et de leurs glaives.

Alors seulement ils apprirent que cette déroute succédant à la Bataille du Lac avait été causée par les gladiateurs, toujours invincibles. Leur chef était tombé sur le *praetor* Clodius et, le prenant par surprise, avait dispersé les trois mille soldats que ce dernier menait depuis Rome.

Gershom arrêta sa troupe et attendit jusqu'à l'aube. Venus de l'est, de l'ouest et du sud, les esclaves que la rumeur avait rassemblés en ce lieu se mirent en route, animés par un fol espoir, en direction du camp des gladiateurs.